

Il la voyait entre ses genoux, la toute petite, si gentille avec ses grands yeux noirs étonnés, brillant dans sa figure pâle.

Et elle lui tendait timidement une lettre qui fondait la glace de son cœur :

« Grand-père, petite mère m'a dit que vous étiez seul et que vous ne m'aviez jamais vue. Je viens pour vous embrasser et pour rester un peu auprès de vous, si vous voulez. Je ne ferai pas de bruit et je serai bien sage. »

Il ouvrit les yeux, et regarda la jeune fille.

— Pauvre chère petite ! murmura-t-il.

Mais il n'en dit pas plus.

Alors, maintenant, lorsqu'ils entraient dans la chambre du vieillard, ils ne se montraient pas, ils ne faisaient pas de bruit.

Jean-Joseph ne se doutait pas qu'ils étaient là.

Et ils écoutaient la respiration du vieillard, tantôt si lente qu'on eût dit qu'elle venait de s'éteindre, tantôt courte, haletante, précipitée, pareille au râle suprême de l'agonisant.

Puis, tout à coup, ils n'entendaient plus rien.

Le vieillard dormait, ou plutôt restait dans une sorte de syncope dont il ne sortait qu'une heure après.

Telle était la vie à l'hôtel d'Hautefort.

Un autre personnage suivait de loin les phases diverses de toutes ces douleurs.

C'était Pierre Jourdan.

Il avait espéré, dans la grandeur de son âme, que Clotilde le laisserait s'accuser.

Puisqu'elle l'avait sauvé, elle n'avait pu le faire qu'en tout révélant à son mari.

Maintenant le cruel secret était donc connu de cette famille, de Daniel sûrement, de Jean-Joseph peut-être. . . .

Est-ce qu'ils se résigneraient au scandale ?

Il devinait les angoisses de tous ces êtres auxquels il avait voué une si grande affection, une affection qui avait commencé par être de l'amour pour Bérengère, mais qui n'était pas exempte de pitié maintenant.

Bérengère !

Ah ! comme il pensait à elle !

Comme il aurait voulu la revoir. . . .

Mais sous quel prétexte aller à l'hôtel d'Hautefort ?

Chaque fois que ses courses l'amenaient à Orléans, il passait rue du Châtelet, alors même qu'il n'avait rien à y faire.

Il regardait cet hôtel sombre derrière les murs duquel se cachaient tant de désespoirs.

Puis, quand il était au bout de la rue, il revenait encore.

Mais jamais les fenêtres ne s'ouvraient.

Jamais ne se montrait, derrière quelque rideau, la tête chérie qu'il aurait tant voulu voir.

L'hôtel paraissait désert.

On eût dit que tout y était mort.

En gagnant la verrerie, le matin, il aimait à rôder autour de Vilvaudran.

Le château semblait, lui aussi, prendre son deuil des maîtres.

Devant ces massifs dépourvus de fleurs, dans ces allées du parc d'où le jardinier enlevait tous les matins les feuilles mortes, il évoquait les doux et lointains souvenirs de son enfance passée là près de Bérengère.

Les bois étaient dépouillés de leur verdure.

L'hiver avait passé son souffle aride sur les cimes des arbres dont les squelettes cliquetaient parfois quand se levait un vent un peu fort.

Le matin, les branches étaient couvertes de givre et le parc ressemblait alors à une bonbonnière, faite de bonbons gigantesques saupoudrés de neige.

L'hiver, comme l'été, il retrouvait là des souvenirs.

L'été, c'étaient des cueillettes de fleurs, les nids dénichés, les pêches dans le Loiret, dans les réservoirs du château, ou les longues histoires enfantines qu'ils se racontaient mutuellement, en se tenant par la main, dans leurs promenades sous bois.

Où bien ils s'asseyaient l'un près de l'autre.

La petite travaillait à quelque ouvrage, déjà habile de ses minigons doigts.

Lui taillait des morceaux de bois, lui inventait des jouets, faisait des pièges aux oiseaux, qu'il allait tendre dans les sources, où viennent boire les chardonnerets, les bouvreuils, les grives et les merles.

Les journées se passaient ainsi, toujours trop courtes.

Et chaque jour écoulé augmentait leur affection.

L'hiver, ils se voyaient moins souvent, parce que Daniel et Clotilde emmenaient Bérengère à Orléans.

Au départ, c'étaient des pleurs.

Pourtant il la revoyait deux ou trois fois pendant la mauvaise saison, dans ces beaux jours de la fin de l'automne où le soleil semble plus chaud, comme s'il voulait, avant de s'éteindre pour de long mois, faire regretter sa vivifiante chaleur.

Vers la fin d'octobre, elle venait passer deux ou trois jours à Vilvaudran.

Il accourait bien vite.

Un peu timide d'abord, parcequ'il sentait quelle distance le séparait de Bérengère et que dans sa jeune et déjà vive intelligence, il se disait que peut-être il allait la trouver changée à son égard.

Mais rassuré bien vite, par un bon sourire de la petite fille qui lui tendait les mains.

C'était son grand bonheur d'évoquer son enfance et de chercher, dans ce parc de Vilvaudran, tous les endroits auxquels se rattachaient des souvenirs.

Un jour qu'il suivait ces chemins tant de fois parcourus, il remarqua dans la cour des allées et venues qui n'étaient pas habituelles.

Le jardinier et sa femme se hâtaient.

Puis, il vit ouvertes les portes de la remise, ouverte la grille du château, ouvertes les fenêtres de l'appartement de madame d'Hautefort.

Clotilde serait-elle au château ?

Il apprit bien vite qu'elle venait d'arriver, en effet.

Et son cœur battait quand il sut que Bérengère l'accompagnait.

Les deux pauvres femmes avaient voulu s'isoler pendant quelques jours.

L'état de Jean-Joseph ne s'était pas empiré. Le vieillard gardait son mutisme étrange, refusait de recevoir les médecins ; mais rien, du moins pour le moment, ne semblait indiquer qu'un dénouement suprême fut proche.

Alors la mère et la fille étaient parties.

Elles avaient besoin de quelques heures de solitude. Où pouvaient-elles la trouver mieux qu'à Vilvaudran ?

Là, du moins, elles n'auraient plus ces visiteurs dont la présence était si lourde ; elles n'entendraient plus ces questions, sans cesse répétées par des amis qui remarquaient leur air de souffrance :

— Vous êtes malades ? Fatiguées ? Qu'avez-vous ? . . . Il ne vous est pas arrivé un malheur, je suppose ?

Il fallait répondre, donner des explications embarrassées, répéter qu'elles ne souffraient pas et qu'elles n'étaient pas inquiètes, supplice de tous les jours !

Pierre fut heureux de les avoir près de lui.

Pourquoi ?

Il ne savait. Comment les verrait-il ? Comment les rencontrer ? Il ne voulait pas se présenter devant elles. Il craignait que sa présence ne fût douloureuse à madame d'Hautefort en lui rappelant la terrible nuit du meurtre de Lafistole.

Il comptait sur un hasard, — et le hasard le servit en effet.

Un matin qu'il se rendait à la verrerie, il s'arrêta tout à coup dans un chemin du parc.

Elles venaient vers lui. Elles l'avaient vu.

Il s'arrêta, infiniment troublé.

Clotilde lui avait tendu les mains. Il les prit et voulut se contenter de les serrer respectueusement ; mais elle l'attira contre son cœur et l'embrassa comme elle eût embrassé un fils. Pierre eut tout de suite les larmes aux yeux.

Et Bérengère lui disait de sa douce voix qui avait tant de puissance sur son cœur et remuait tant de souvenirs :

— Pierre, je suis bien heureuse de vous revoir !

Et, en effet, elle ne le trompait pas. Ce n'était pas une parole banale. Elle était heureuse, et cela était visible.

Tous trois se mirent à marcher dans l'allée.

Mais trop de pensées leur venaient, les obsédaient.

Ils restaient sans parler.

Il faisait très doux ce matin-là, bien qu'on fût au milieu de novembre. Le brouillard de la nuit s'était dissipé. Le soleil brillait dans un ciel bleu pâle où couraient de légers nuages blancs. Le vent avait secoué l'humidité des arbres et l'eau dégouttait sur les feuilles mortes tombées pendant la nuit rendait celles-ci plus souples, plus douces au pied, de telle sorte que les pas étaient silencieux, semblant glisser au-dessus du sol.

Ils passèrent devant le pavillon où, pour la première fois, quelques mois auparavant, s'étaient rencontrés madame d'Hautefort et Lafistole.

Cela n'échappa point à Clotilde, qui s'arrêta tout à coup, tressaillit et s'appuya sur le bras de sa fille.

— Mère, tu es fatiguée ? . . .

— Un peu.

— Veux-tu te reposer ?

— Oui, quelques instants, dans ce pavillon.

Et, comme par discrétion, Pierre allait prendre congé :

— Non, restez, Pierre, restez auprès de nous, mon ami.

Elle s'assit dans un fauteuil en osier, les yeux fixes, le front traversé d'une ride profonde qui imprimait à sa physionomie un cachet de sombre désespoir.

Jourdan les considérait, les pauvres femmes.

Ah ! comme il les trouvait changées en quelques semaines.